

# UN SAINT LOCAL : SAINT MITRE D'AIX

## *Ses vies, son culte.*

Un saint Mitre peut en cacher un autre. La personne et la vie du saint aixois de l'Antiquité tardive ont, en effet, été parasitées par des légendes accumulées et enrichies au fil du temps. Il convient de revenir dans un premier temps à une *Vita* primitive progressivement oubliée avant de voir quand et comment elle a été réélaborée pour inventer un nouveau personnage qui occulte encore aujourd'hui le saint Mitre antique<sup>1</sup>.

### LA VITA MYTRIAE

La vie la plus ancienne du saint, la *Vita Mytriae civitatis Aquinsium*, est contenue dans un manuscrit conservé à Chartres, provenant de la bibliothèque du chapitre de la cathédrale de cette ville<sup>2</sup>. Michel Carrias, qui en a donné une édition critique dans sa thèse publiée en 1969<sup>3</sup>, en situe la copie à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, reprenant la datation qu'ont donnée les Bollandistes lorsqu'ils ont publié ce manuscrit en 1889<sup>4</sup>, mais une notice antérieure à l'incendie de la bibliothèque survenu lors du bombardement de 1944 la date du IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Un autre texte intégral de la *Vita* figure dans un fragment d'un légendier du milieu du XV<sup>e</sup> siècle provenant du couvent des augustins de Bödekken en Westphalie conservé depuis 1934 à la Bibliotheca Theodoriana à Paderborn<sup>6</sup>. Trois livres liturgiques des églises d'Aix et d'Arles des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles contiennent des fragments du début de la *Vita* destinés à être lus

---

1. Je reprends ici et développe une conférence que j'ai donnée aux Samedi de Saint-Sauveur de l'association Cathédrale vivante le 8 décembre 2012. Je remercie mes collègues et amis Régis Bertrand et Pierre-André Sigal qui ont bien voulu relire cet article avant publication.

2. BM Chartres ms 5.

3. *Saint Mitre d'Aix. Étude hagiographique*, Aix, 1969. L'édition est aux pages 28-81. Voir aussi sur saint Mitre, Anke KRÜGER, *Sudfranzösische lokalbeilige zwischen Kirche, Dynastie und Stadt vom 5 bis zum 16 Jabrundert*, Stuttgart, 2002 et la notice de Pascal BOULHOL dans Jean GUYON et Marc HEIJMANS (dir.), *L'Antiquité tardive en Provence (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, Arles, 2013, p. 202-204.

4. *Annalecta Bollandiana*, t. 8, 1889, p. 10-15.

5. Je dois cette information à Dominique Poiriel, directeur de recherches à l'IRHT.

6. Ms Ba 2.

lors de l'office de la fête du saint : un fragment d'un homiliaire et légendier à l'usage de la cathédrale Saint-Trophime d'Arles du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, conservé à la Bibliothèque nationale de France<sup>7</sup>, un bréviaire aixois de la première moitié du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle conservé dans le fonds du chapitre aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône<sup>8</sup> et un bréviaire également aixois du milieu du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle conservé à la Bibliothèque nationale de France<sup>9</sup>. C'est sur la base de ces différents manuscrits que Michel Carrias a établi son édition.

Cette *Vita* rapporte l'histoire d'un esclave d'origine grecque appartenant à un riche et puissant Aixois païen qui le soumet à un sévère harcèlement moral en raison de sa foi chrétienne. L'aversion que ce maître manifeste envers ce serviteur est partagée par ses autres esclaves qui mettent tout leur zèle à exécuter et même à prévenir les desseins perfides de leur maître.

Le récit des tribulations du saint comporte quatre épisodes. Le premier est l'histoire d'un coup monté. Le maître confie à Mitre la garde d'une vigne. Les autres esclaves, qui ont été payés pour cela, mettent en scène un larcin dont Mitre pourra être accusé. Ils vendangent la parcelle, jonchent le sol des sarments dépouillés, pressent le raisin et mettent le moût dans les cruches de la cabane (ou cellule) habitée par le saint. Après quoi, ils se hâtent d'aller prévenir celui-là même qui avait suggéré ce vol pour qu'il vienne le constater. Mais le Seigneur fait un premier miracle en faveur du saint. Arrivé sur les lieux, le maître trouve les ceps chargés de fruits, ne constate aucune trace de pas sur le sol de la vigne et ne voit dans la cellule que des cruches vides et couvertes de toiles d'araignées. Ce qui le conduit à traiter l'esclave chrétien de sorcier, sans que cette accusation n'entraîne de châtement. Cet épisode survivra, non sans quelques déformations, dans les récits ultérieurs de la vie de saint Mitre. Les trois autres sont omis dans les manuscrits d'origine provençale et disparaîtront de la tradition.

Le second épisode relate une autre machination ourdie par les esclaves, apparemment de connivence avec leur maître. Alors que Mitre chauffait l'eau des thermes de la villa par pure prévenance avant même d'en avoir reçu l'ordre, ils ouvrent l'écoulement pour que l'eau et l'huile se répandent et se gaspillent. Mais, nouveau miracle, tandis que le maître, averti par leurs soins, approchait, le flux s'arrête.

Une troisième séquence rapporte un miracle qui n'a pas pour but de contrecarrer un mauvais tour. Le saint monte sur une carriole qu'il avait l'habitude d'utiliser. Une des mules qui étaient attelées à cette charrette, a une patte cassée et ne peut avancer. Le saint saute à terre et, se prosternant, implore le secours de Dieu qui guérit la monture.

Un dernier épisode est consacré au voyage à Rome que le maître entreprend, accompagné de toute sa *familia*, afin d'y célébrer des jeux qui montreront sa magnificence. Cette partie du récit est assez déroutante : on

7. BMF Lat. 3820 f° 178 r-v.

8. 7 AD BDR 2 G 1859.

9. BMF Lat. 1061 f° 358v-361v.

comprendrait que le maître fasse œuvre d'évergète dans sa propre cité, mais pourquoi donner ces jeux à Rome ? Sur le bateau qui le ramène triomphant en Provence, il fait des sacrifices pour obtenir des vents favorables, promettant en retour de tourmenter le saint ; de leur côté, les autres esclaves, qui reprochent toujours à Mitre sa foi, le menacent des atteintes d'un démon. Le maître meurt juste après le débarquement. Mitre est ainsi délivré de la persécution.

Il passe la fin de sa vie dans le domaine rural situé à sept milles de la cité où il avait vécu comme esclave, sans doute dans la cabane dont il a été question plus haut.

La *Vita* est précédée d'une introduction qui mérite attention. « Beaucoup de villes de Gaule se réjouissent de leurs propres martyrs et leurs citoyens se glorifient de leur secours. Ainsi, en effet, la cité d'Arles est honorée sur les deux rives de son fleuve par le trophée du sang et du corps de saint Genès, de même que la glorieuse victoire de saint Victor garde avec un pieux empressement le port de Marseille... Entre les lumières magnifiques de ces villes, la cité d'Aix qui y confine présente en sacrifice au Christ son confesseur saint Mitre ». Ces premières lignes situent d'emblée la rédaction de la vie de saint Mitre dans le contexte d'une émulation et même d'une rivalité entre cités voisines. Nous aussi, écrit en substance l'auteur anonyme aixois, nous avons un saint patron dont Dieu reconnaît les mérites. Mais cet auteur a bien conscience de ne pas jouer dans la même catégorie. Face aux deux martyrs qu'il vient d'évoquer, il ne peut placer qu'un confesseur. Ce terme désigne les chrétiens qui ont souffert pour leur foi sans être mis à mort. Victor, soldat romain qui refusait le sacrifice à l'empereur a été torturé avant d'être jeté vivant sous la meule du boulanger. Genès, jeune greffier, pris de peur devant la menace des persécuteurs, s'est jeté dans le Rhône qu'il a traversé à la nage, mais, parvenu sur l'autre rive, il a été rattrapé et a péri par le glaive<sup>10</sup>. Mitre, lui, est mort de vieillesse après que le décès de son maître ait mis un terme à une vie d'épreuves. Le rédacteur est bien conscient de cette différence et se livre à des contorsions stylistiques pour l'atténuer. Il parle de « son confesseur saint Mitre qui mérite, au jugement de Dieu, de se glorifier de la société des martyrs » et dit avoir rédigé son ouvrage pour apprendre à nos descendants « ce martyre fréquent où ce n'est pas le sang qui est versé ». Et il présente comme le comble de la cruauté du maître le fait d'infliger à Mitre une atroce persécution tout en lui enlevant la gloire de la passion.

Qu'est-ce qui fait donc la sainteté de Mitre ? D'abord ses vertus ou, comme dit la *Vita*, ses mérites. Essentiellement sa soumission : « Il était soumis à l'autorité de son maître par la loi du commandement, si bien qu'il

10. Jean-Claude MOULINIER, Jean GUYON, *Autour de la tombe de saint Victor de Marseille*, Marseille 2000 ; Pascal BOULHOL, « Le martyr arlésien saint Genès », dans GUYON-HEIJMANS, *op. cit.*, p. 60. Une Passion rédigée au milieu du V<sup>e</sup> siècle par un certain Paulin a été éditée in PAULIN DE NOLE, *Passio Sancti Genesii, Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, t. 29, p. 425-428, éd. Guillaume de Hartel, Vienne, 1894.

obéissait sans cesse, même à celui-ci qui était pénible, parce qu'il savait que sa servitude, fidèlement soumise à son maître, plairait au Christ.» Mitre met en application I Pierre 2, 18 explicitement cité ici : « Esclaves soyez soumis avec une profonde crainte à vos maîtres, non seulement aux bons et doux mais aussi aux acariâtres. Car c'est une grâce de supporter par respect pour Dieu des peines que l'on souffre injustement. »

C'est aussi le culte populaire qui lui est voué dont la mise en place est décrite dans les derniers paragraphes de la *Vita*. Le peuple des fidèles est allé chercher sa dépouille mortelle dans sa cellule pour la transporter en ville « afin que la bénédiction de sa cohabitation reste à sa cellule et que ses reliques salutaires demeurent pour toujours à la cité ». C'est la translation, une des deux fêtes de saint Mitre dans le calendrier liturgique aixois (24 octobre). On retrouve ici la volonté de faire pendant à saint Genès d'Arles et à sa double sépulture évoquée dans l'introduction. Saint Genès a d'abord été enseveli là où il mourut, à Trinquetaille au pied d'un mûrier. La ferveur des fidèles a eu raison de cet arbre dont on a pillé les feuilles et les branches et il a fallu le remplacer par une colonne. Le corps a été transporté au cimetière des Alys-camps sur l'autre rive et on a construit sur ce tombeau une basilique qui est devenue le lieu de sépulture des archevêques d'Arles. La *Vita Myrriae* souligne le fait que, alors que rien ne conserve la trace des festivités célébrées à Rome par le maître cruel, un tombeau avec une épitaphe rappelle à Aix les mérites de Mitre. Ce tombeau est fréquenté en raison des miracles obtenus par l'intercession du saint dont bénéficient non seulement les Aixois, mais les habitants des villes voisines qui « acquittent les vœux promis pour remercier des bienfaits », c'est-à-dire qu'ils y déposent des ex-voto.

Cette Vie trouve une confirmation dans un passage d'un ouvrage écrit par Grégoire de Tours, l'auteur bien connu de *L'Histoire des Francs*, qui rédige en 587-589 un ouvrage à la gloire des confesseurs<sup>11</sup>. Grégoire, originaire d'une famille noble d'Auvergne, a une certaine connaissance de la Provence et parle, de seconde main certainement, mais inspiré par des informateurs éclairés, de ce qui s'y passe, dans ce livre et dans *L'Histoire des Francs*. Il consacre un chapitre à Mitre, confesseur des Aixois, dont il sait qu'il était esclave et dont il relate le miracle qu'il fit au profit d'un évêque d'Aix<sup>12</sup>. Le peu qu'il dit de ce célèbre « athlète » montre que Grégoire s'inscrit dans la continuité de la *Vita*.

De quand date cette Vie ? On dispose de peu de données pour répondre à cette question. M. Carrias a relevé des citations de la Passion de saint Genès, écrite par Paulin au <sup>v</sup>e siècle<sup>13</sup>. Mais le texte est sans doute plus récent : l'expression *unita Trinitas*, qui insiste sur l'unité de la Trinité, traduit le désir de l'auteur de se positionner face à l'arianisme que professent les Wisigoths

11. *Libri in gloria confessorum*, éd. Bruno Krusch, *MGH Scriptores rerum merovingicorum*, Hanovre, 1885.

12. *Op. cit.*, p. 788-789. M. Carrias donne une édition critique du chapitre 70 consacré à « Mitre confesseur des Aixois », *op. cit.*, p. 68-81. Je reviendrai *infra* sur ce miracle.

13. M. Carrias, *op. cit.*, p. 309 n. 1.

qui s'établissent un temps en Provence vers 525. Il s'agirait donc d'un texte du milieu du VI<sup>e</sup> siècle. Sous sa forme écrite du moins, car l'auteur dit avoir recueilli les faits qu'il met par écrit de la *seniorum relatio*, « un récit de nos ancêtres » traduit M. Carrias, une tradition, orale ou écrite forcément antérieure<sup>14</sup>. Reste, pour en terminer avec cette première Vie, à se demander quand se sont déroulés les faits qu'elle relate. Le texte n'offre aucun point d'appui pour une datation. On peut simplement observer qu'il faut exclure le contexte des persécutions de Dioclétien et Maximien qui est le cadre des vies de Victor et Genès. Après les premières décennies du IV<sup>e</sup> siècle donc. À un moment où être chrétien est licite, même si certains se montrent toujours hostiles à cette croyance. À un moment où on circule encore commodément entre Aix et Rome, si du moins ce déplacement du maître pour célébrer des jeux dans la capitale de l'empire a bien eu lieu. Il faudrait donc placer la vie de Mitre avant les invasions barbares et la chute de l'empire romain au milieu du V<sup>e</sup> s. Ces dates extrêmes balisent un vaste espace chronologique, près d'un siècle, et il faut penser, comme Michel Carrias, qu'il est impossible de dater les faits rapportés<sup>15</sup>.

D'autant qu'il n'est pas certain que Mitre ait existé. Dans sa thèse, Carrias qualifie le personnage de « très problématique » et, ailleurs, de « suspect ». Dans une conférence prononcée un peu plus tard, il affirme à la fois que l'existence de Mitre est indémontrable et qu'il est impossible de la mettre en doute<sup>16</sup>. Il serait plus exact de dire que l'on ne peut pas suspecter l'existence d'une tradition à laquelle le rédacteur de la *Vita* se réfère, car il est tenu par ce récit qui célèbre Mitre comme un confesseur, alors que l'on voit bien qu'il aurait préféré le présenter comme un martyr pour la plus grande gloire de l'église d'Aix. Mais on peut très bien imaginer que cette vie primitive de saint Mitre soit née de la lecture d'une inscription funéraire, mise au service de la pieuse imagination de chrétiens aixois en quête d'un saint patron. Ce qui est assuré, en tout cas, c'est l'existence d'un culte rendu à ce confesseur au VI<sup>e</sup> siècle. Un confesseur et non un martyr. Un saint dont la vie terne et imprécise n'est pas à la hauteur de la vénération qu'on lui voue. Ce qui explique l'émergence progressive d'une seconde vie qui conduit le saint à perdre la tête.

#### L'INVENTION DU MARTYRE

La première pierre de ce nouvel édifice narratif a été posée au IX<sup>e</sup> siècle par Adon, archevêque de Vienne, qui écrit vers 850-860 un martyrologe. Une première liste de fêtes de martyrs avec la date de leur célébration avait été élaborée au VI<sup>e</sup> siècle à partir des calendriers bien plus anciens des diverses

14. *Ibid.*, p. 136-163.

15. *Ibid.*, p. 315-319.

16. M. CARRIAS, « Saint Mitre a-t-il existé ? », *Provincia*, 1969, p. 369-370.

églises. Ce premier martyrologe est attribué à saint Eusèbe et à saint Jérôme. Adon en établit un nouveau et y inscrit saint Mitre, « très illustre martyr », à la date des ides de novembre, le 13<sup>17</sup>. Les martyrologes postérieurs reprennent cette invention d'Adon. Et, dès le début du XI<sup>e</sup> siècle, le nom de saint Mitre donné à une église d'Aubagne dédiée entre 1014 et 1019, est accompagné de l'adjectif martyr<sup>18</sup>. Aucun document n'éclaire la représentation que l'église d'Aix propose du saint, de sa vie et de sa mort avant le XIV<sup>e</sup> siècle.

Adon a donné à Mitre un *dies natalis*, un jour où l'on célèbre sa naissance dans le ciel, la date de sa mort. On ne connaît la liturgie de cette fête qu'à partir du XIV<sup>e</sup> siècle. C'est alors seulement que l'on peut savoir ce que l'on dit dans l'église d'Aix de la vie et de la mort de ce martyr.

Les deux textes les plus anciens datent du second quart du XIV<sup>e</sup> siècle, sans que l'on puisse les dater avec plus de précision. Ils sont tous les deux postérieurs à la canonisation de saint Louis d'Anjou en 1316 car ils prévoient la célébration de la fête de ce saint. Le légendier de l'église d'Arles conservé à la BNF sous la cote Latin 3820 est une partie d'un recueil vraisemblablement constitué pour la cathédrale Saint-Trophime qui réunit des textes pouvant servir à la prédication des fêtes des saints. Pour la fête de saint Mitre ce manuscrit reproduit uniquement les premières pages de la *Vita* qui introduisent Mitre en relation avec Victor et Genès, le récit du premier miracle et l'éloge de la soumission de Mitre, ce texte étant découpé en six leçons. Bien qu'il reproduise la phrase « *Aquinsium civitas Christo in sacrificium suum porrigit confessorem* », il ajoute à la fin de la dernière leçon : « *Martirisatus est itaque sanctus Mitrius idus novembris, regnante Christo in secula seculorum. Amen.*<sup>19</sup> »

Un bréviaire conservé aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône dans le fonds du chapitre sous la cote 2 G 1859 contient le texte des offices célébrés le 13 novembre à la cathédrale d'Aix. Une étude plus fine permettrait peut-être de mieux dater ce manuscrit, mais il est, lui aussi, vraisemblablement du second quart du XIV<sup>e</sup> siècle. Il est postérieur à la canonisation de Louis d'Anjou (1316) et la date de Pâques, un 27 mars, peut correspondre à 1323, 1334 ou 1345. Ce bréviaire comprend un office commençant au f<sup>o</sup> CCXVI intitulé *in natali Sti Mitrii ad usus officii unius martyris ad mag' (magnam missam ?)*. Le texte est interrompu abruptement au bas de ce folio et une réclame *sibi ei* est reprise au début du folio numéroté 300. Entre ces folios a été inséré un texte d'une écriture différente, mais qui ne semble pas beaucoup plus tardive, un bifeuillet numéroté deux fois, d'une écriture récente à l'encre 296 bis et ter, et au crayon 298 et 299. Cette particularité a été remarquée par Fauris de Saint-Vincens qui a décrit ce manuscrit dans une notice conservée à la Bibliothèque Méjanès : « Parmi les feuillets de cet office, on a inséré deux autres feuillets qui troublent la pagination

17. MIGNE, *Patrologie latine*, t. 123, col. 394.

18. *Cartulaire de Saint Victor de Marseille*, éd. B. Guérard, t. 1, p. 67.

19. BMF Lat 3820 f<sup>o</sup> 49.

courante, étant hors d'icelle et sans aucune à eux propres où est écrit d'un caractère un peu différent "plus quarré, moins arrondi, un peu plus long" et qui semble un peu plus ancien, ce qui suit: *In natalis Sancti Mitrii martiris ad vespervas*<sup>20</sup>».

Le texte de la messe ne mentionne qu'à deux reprises le nom de Mitre et comporte principalement des leçons qui célèbrent les martyrs en général: «lectio V: *exemplo enim eorum didicimus*», «lectio VI: *Videte ergo quid martiribus debeamus*». Le célébrant est renvoyé pour la lecture de l'Évangile et son commentaire à l'office d'un autre martyr, saint Laurent: «*Evangelium et ejus expositionem require in natali sancti Laurentii*.» Au verso du dernier folio du bi-feuillet sont inscrits d'une autre écriture qui semble postérieure trois leçons numérotées 7 à 9: un verset de l'évangile de Jean 12, 24, un passage d'une homélie de saint Augustin qui commente ce texte<sup>21</sup> et un court extrait de la *Vita Mitriae* dont le texte est assez corrompu: «*Ut discant hoc generale martyrium ubi non sanguis effunditur sed fides sola in sacrificio devote oblationis offertur. Huic sanctus Mitrius grecis parentibus ortus crudelissimum dominum Aquensium civitas incole gravi servitio premebatur*<sup>22</sup>». Alors que l'office dans lequel figure cette leçon est rubriqué «vêpres du *dies natalis* de saint Mitre martyr», cette lecture reprend le passage de la *Vita* qui exclut l'effusion de sang des souffrances infligées au saint.

Le texte des vêpres introduit de nouveaux éléments dans ce qu'il dit de la vie de saint Mitre. S'il est toujours grec, il a désormais une identité sociale des plus relevées: il est issu d'une famille de rang sénatorial, «*ortus Grecie ex senatorum sanguine*». L'office célèbre sa double gloire (*duplex decus*) qui associe la dignité sénatoriale, selon sa naissance dans le siècle, et sa pauvreté volontaire, selon le commandement de Dieu («*senatoria dignitas secundum genus seculi, voluntaria paupertas juxta preceptum Domini*»). On voit ici apparaître un autre trait qui va s'inscrire de manière durable dans la nouvelle vie du personnage. Le saint est au service des pauvres: lui qui avait coutume de porter des vêtements de soie, revêtu de vêtements abjects, vit dans la pauvreté et se fait le serviteur des pauvres («*Qui solebat in sericis procedere indumentis post in abjectis vestibus servit pauper pauperibus*»). Ces mérites s'ajoutent à ceux que lui assurent les veilles, les jeunes et la macération corporelle. En outre, il connaît de nombreuses souffrances que lui infligent les fièvres et la goutte («*Estuabat febribus podagre necnon syncopis pulsabat incomodis*»). Saint Mitre apparaît toujours comme un intercesseur

20. Ce texte a été utilisé par A. KRÜGER, *op. cit.*, p. 152-153, mais l'auteur n'a pas consulté le document original. Il se réfère au manuscrit Méjanès 277, Fauris de Saint Vincens, «Documents concernant le chapitre d'Aix», f° 446-452. Je remercie Anne Mailloux qui a bien voulu examiner avec moi ces folios du point de vue codicologique.

21. 20-, *In Johannis evangelium tractatus CCXXIV* § 9-10, *Corpus Christianorum series latina* 36, Turnhout, 1954, p. 442-443.

22. «*Et discant hoc generale martyrium ubi non sanguis funditur sed seculum jugulatur. Hic ergo sanctus Mytrias, graecis parentibus ortus, crudelissimi Aquinsis civitatis incolae gravi servitio premebatur*» (éd. Carrias p. 33-35)

efficace qui fait des miracles pour les Aixois, ainsi lorsqu'il a protégé la ville d'une peste décimant les troupeaux (« *Orante beatissimo ad Dominum sancto Mitrio sanata est plebs Aquensis a peste animalium* »).

On peut penser que cet office de vêpres a été rajouté dans le bréviaire pour introduire un discours nouveau sur la sainteté de Mitre plus riche que celui que donnait la *Vita*<sup>23</sup> et que l'insistance nouvelle sur sa pauvreté volontaire traduit l'influence de la spiritualité des ordres mendiants. Mais ce texte ne dit rien sur la nature du martyr qu'a subi Mitre.

Un autre bréviaire, conservé à la Bibliothèque nationale de France sous la cote Lat. 1061, est daté de 1467, mais le manuscrit précise qu'il s'agit de la copie réalisée pour le chanoine Guillaume Fabre d'un bréviaire plus ancien, appartenant à Jacques Reboul, dont on sait qu'il était chanoine vers 1450. Il s'inscrit davantage dans le prolongement de la *Vita*. Les six leçons de l'office reprennent les premiers chapitres de la *Vita*, soit le préambule qui se réfère aux martyrs Victor et Geniès pour introduire celui qui est maintenant le martyr Mitre (« *Aquensium civitas in sacrificio Sanctum Mitrium suum porrexit martirum* »), puis l'épisode de la vigne. Elles ignorent les trois autres récits. À la fin de ce discours traditionnel, le rédacteur plaque l'affirmation que saint Mitre a été martyrisé le 13 novembre. Le texte de ces leçons comprend deux variantes dignes d'intérêt. L'une n'est peut-être qu'une faute de copie: là où la *Vita*, dans l'épisode de la perquisition du maître dans la cabane où un miracle a fait disparaître les preuves fabriquées par les esclaves, parle des cruches du pauvre, c'est-à-dire de Mitre (« *lagenas pauperis* »), on lit les cruches des pauvres « *lagenas pauperum* », ce qui pourrait s'inscrire dans la thématique du service des pauvres présente également dans ce bréviaire. L'autre variante est incontestablement une faute de copie. Là où le rédacteur de la *Vita* écrivait « *Bacchatur itaque in vineam, imperata a domino et pretio comparata, nequitiam. Lecta vineae spolia ad sancti cellulam deferuntur*<sup>24</sup> », le texte du bréviaire donne « *Vocabatur itaque vinea imperata a domino et pretio comparata, nequitia lecta* » et introduit par là dans le récit un toponyme qui va être repris par les biographies du saint de l'époque moderne.

Ce bréviaire donne une version de la vie du saint qu'enrichissent de nouveaux détails.

Saint Mitre est toujours issu d'une famille de notables de rang sénatorial et fait le choix de vivre pauvrement et dans l'humilité comme le Christ. La pauvreté volontaire est au cœur de la célébration du saint comme le montre l'hymne: « *Mitrii Christi pauperum singulare refugium ejus necnon martirium celebrat chorus civium*<sup>25</sup> » Le récit du miracle de la vigne est toujours central, mais il est réécrit. Le maître devient un « roi » qui confie au saint la

23. Cf. les observations de M. Carrias, *op. cit.*, p. 257-8 qui date, lui, ces additions du xv<sup>e</sup> siècle.

24. « Elle se déchaîne ainsi sur la vigne, leur méchanceté, sur l'ordre de leur maître qui l'a obtenue à prix d'or. Les dépouilles cueillies sur la vigne, etc. » (trad. M. CARRIAS, *op. cit.*, p. 42)

25. BnF Lat 1061, f<sup>o</sup> CCLXXII col.2.



garde d'un champ fertile dans le terroir d'Aix (« *Amenam quondam fertilem Aquensis rex in atrio agrum necnon uberem sancto comisit Mitrio*<sup>26</sup> »). Mitre nourrit les pauvres en donnant des raisins aux faibles et aux aveugles (« *Sed pauper pater pauperum... alebat uvis pauperes dandos cecos et debiles*<sup>27</sup> »). Ce qui précipite sa fin: le roi rempli d'une fureur démoniaque ordonne de lui donner la couronne du martyr (« *Tunc rex velut demonium plenus furore precepit Mitrium coronari martirio*<sup>28</sup> ». Mitre est décapité. Tandis qu'il ramasse sa tête qu'il tient dans ses propres mains, les cloches se mettent à sonner, plongeant les citoyens dans l'extase (« *Caput truncatum Mitrius proprium gestat manibus, campane sonant civibus in extasi manentibus*<sup>29</sup> »). Son corps est enseveli dans le cimetière de la Seds d'Aix avant d'être transféré dans un tombeau sur lequel se produisent des miracles de guérison.

Ces bréviaires attestent qu'aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles un exemplaire de la *Vita* primitive existait à Aix, puisqu'on en recopie des fragments. Cette copie figurait sans doute dans la bibliothèque du chapitre. On n'en trouve pas de trace dans les inventaires qui nous sont parvenus, mais ce texte bref pouvait être inséré dans un recueil de vies de saints ou dans un légendier analogue à celui qui est conservé pour Arles.

Le bréviaire conservé à la BnF montre que, vraisemblablement dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, s'est forgée une nouvelle légende de saint Mitre, celle-là même que va illustrer le retable conservé à la cathédrale d'Aix, jadis dans la chapelle absidiale, actuellement présenté dans la chapelle des saints Côme et Damien.

Dans les années 1470-1480, le fourreur Mitre de la Roque fait exécuter un retable qui raconte l'histoire de son saint patron pour orner la chapelle dans laquelle il fait élection de sépulture et à laquelle il lègue une chasuble de velours brodée à ses armes par son testament de 1483<sup>30</sup>. Le prix-fait de ce tableau ne nous est pas parvenu. Michel Laclotte et Marie-Claude Léonelli datent l'œuvre de 1470-1475<sup>31</sup>. Les historiens de l'art qui l'ont longtemps attribué à l'atelier de Nicolas Froment estiment aujourd'hui qu'il est pour l'essentiel de la main du maître du Buisson ardent. Il représente l'épisode de la vigne et la mort de saint Mitre tels qu'ils sont maintenant relatés distribuant le récit en sept scènes. Au premier plan du tableau à gauche, Mitre reçoit de son maître la clef de la vigne dont il lui confie la garde (ill. 1). Ce maître est

26. *Ibid.*

27. *Ibid.*

28. *Ibid.*

29. *Ibid.*

30. AD BDR 308 E 634 f° 281, 14 juillet 1583. Mitre (Mitronus dans le texte du testament) sera en fait enseveli dans la chapelle Saint-Pierre, mais son fils Jacques fait placer des grilles à l'entrée de cette chapelle et, en 1507, y fait enterrer son frère Tanguy dont la dalle funéraire est encore en partie visible. Maud PAYAN, *Le livre de raison de Jacques de la Roque*, thèse Université de Provence, Aix, 2007 p. 642, 662, 668-9.

31. Michel LACLOTTE et Dominique THIÉBAUT, *L'École d'Avignon*, Paris, 1983, p. 244-245. Marie-Claude LÉONELLI, notice dans le catalogue de l'exposition *Un autre soleil. Lumière et art sacré*, Paris, 2007, p. 22



Ill. 1 - Nicolas Froment (1470-1475 ?) Retable de saint Mitre.  
 Détail : le roi remet la clef du clos de vignes à Mitre. Cliché H. Rostan.

habillé de vêtements orientalisants et porte un turban. Un des gardes qui l'assistent, coiffé d'un bonnet conique, tient en main une pique surmontée d'un croissant. Le maître, dont les vêtements sont plus visibles sur la scène qui surmonte la précédente, ne saurait être identifié avec un haut fonctionnaire romain. Le peintre lui donne l'apparence d'un souverain païen. M. Laclotte et J. Arrouye qui le désignent sous le nom du prêtre Arvandus font appel à un personnage qui n'entrera dans la légende de Mitre qu'au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle<sup>32</sup>. Il s'agit plus vraisemblablement du « roi » mentionné dans le bréviaire du milieu du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>. Toujours à gauche, au fond du tableau, Mitre, représenté devant une treille chargée de raisins, dépose une grappe dans le chapeau que lui tend l'un des pauvres qui l'entourent (ill. 2). Ce qui lui vaut d'être arrêté et traduit

32. M. LACLOTTE, *op. cit.*, p. 244; Jean ARROUYE, « L'or de saint Mitre » dans *L'Or au Moyen Âge, Senefiance 12*, Aix 1983, p. 10.

33. Ce « roi » est toujours mentionné dans le bréviaire imprimé à Lyon en 1499, Aix, Bibl. Méjanes Inc. D 48 et dans le bréviaire imprimé à Aix en 1526.



Ill. 2 - Nicolas Froment. Retable de saint Mitre, détail de la partie haute :  
à gauche le saint prélève sur la treille des grappes qu'il distribue aux pauvres ;  
au centre, il marche en portant sa tête vers l'église cathédrale où le clergé l'accueille ;  
à droite, il est conduit en prison. Cliché H. Rostan.

devant le roi qui siège au milieu du tableau à gauche dans une salle aménagée au rez-de-chaussée d'un palais. Il est condamné et conduit en prison dans une partie du palais représentée à droite, surmontée d'une étroite fenêtre munie

de barreaux (ill. 2). En avant de cette scène le peintre a représenté au premier plan à droite, la scène du supplice, le corps du saint gisant aux pieds du bourreau qui l'a décapité. Le martyr, comme dans le bréviaire de la BnF, a pris la forme de la décollation. On peut se demander si le choix de ce type de supplice ne s'explique pas par l'anoblissement du personnage, puisqu'il est réservé à l'aristocratie. Au premier plan, entouré des figures du donateur et de sa famille, Mitre tient sa tête entre ses mains<sup>34</sup> (ill. 3). Au centre du tableau il se dirige, portant sa tête, vers une église où le clergé l'accueille, l'évêque étant précédé par un clerc qui porte une croix qui semble répondre à la pique surmontée du croissant (ill. 2)<sup>35</sup>. Les hommes et les femmes qui se pressent aux fenêtres pourraient représenter les gens que la sonnerie spontanée des cloches font entrer en extase, comme l'indique le bréviaire.

Mitre prend rang ainsi au xv<sup>e</sup> siècle dans la cohorte assez nombreuse (plus d'une centaine) des saints céphalophores qui survivent à leur décapitation le temps de porter leur tête sur un autel, comme, par exemple, saint Denis<sup>36</sup>. C'est sous cette forme que saint Mitre est représenté au portail de la cathédrale entre 1510 et 1513 par un sculpteur originaire de Metz, Jean Mone, en exécution des dernières volontés d'un prêtre de la cathédrale, Louis Rostan, dont on peut voir le tombeau dans la chapelle sainte Catherine au pied de l'autel des Aygosi<sup>37</sup>. Il est également représenté ainsi sur un des vitraux de la chapelle construite sous le double vocable de saint Mitre et saint Nicolas (le patron de son diocèse et le saint dont il porte le nom) pour l'archevêque Avignon Nicolai dans les années 1440, mais ce vitrail n'est pas d'origine et pourrait être plus tardif<sup>38</sup>.

L'évolution de la liturgie traduit aussi les transformations de l'image du saint. Le bréviaire imprimé à Lyon en 1499 et celui qui est publié à Aix en

34. La restauration récente du tableau a montré qu'à l'origine seul le donateur figurait à côté du saint. Les autres membres de la famille dont la composition correspond à celle de Mitre ont été ajoutés ultérieurement par un artiste de moindre qualité, cf. M.C. LÉONELLI, *art. cit.*

35. Comme le note J. ARROUYE, *art. cit.*, p. 12.

36. Pierre SAINTYVES, « Les saints céphalophores. Étude de folklore hagiographique », *Revue de l'histoire des religions*, 1909, p. 158-231. Saint Genès également est céphalophore. En témoigne le *Guide du pèlerin de Saint Jacques* rédigé au XII<sup>e</sup> siècle : « Quant au saint, il prit dans ses mains sa tête aussitôt tranchée et la jeta dans le Rhône; son corps fut porté par le fleuve jusqu'à la basilique de Saint Honorat où il reçut une sépulture fort honorable. Quant à sa tête, elle descendit par le Rhône jusqu'à la mer et, conduite par un ange, elle atteignit Carthagène en Espagne où elle repose glorieusement et fait de nombreux miracles », éd. J. Viellard, Paris, 1984 (1<sup>re</sup> éd. 1938), p. 37. Mais le chanoine Saxi, historien des archevêques d'Arles, rapporte une tradition différente, dont il ne sait à quand elle remonte : « *imo saeculorum consensu id probanti, affirmant Genesium a flumine egredientem a servo publico percussum, caput prae manibus gestasse, ut alterum Dionysium, ad illum neque locum ubi morus sanguine martyris irrigatus excreverat... caput vero gestasse, cum nullibi legero (licet ita illum Pictores et Statuarii effingant) non assero, celebrem tamen miraculi agnoscere Ecclesia* » Pierre SAXI, *Pontificium Arrelatense*, Aix, 1629, p. 10-11. On peut se demander si, sur ce point aussi, l'église d'Aix n'aurait pas voulu rivaliser avec celle d'Arles.

37. Jean POURRIÈRE, *L'Achèvement de Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence*, Aix, 1949, p. 63-64

38. Joëlle GUIDINI-RAYBAUD, *Pictor et veyrerius. Le vitrail en Provence occidentale, XI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 2003, p. 198, le date de 1460 suivi d'un point d'interrogation.



Ill. 3 - Nicolas Froment. Retable de saint Mitre, détail de la partie basse :  
le saint décapité tenant sa tête entouré par le donateur et sa famille.  
Cliché H. Rostan.

1526 reprennent les éléments narratifs qui figurent dans le bréviaire de la BnF. Mais les leçons de l'office sont encore empruntées au début de la *Vita*, corrigée comme dans le bréviaire de la BnF, en remplaçant confesseur par martyr: « *Inter hec magna urbi luminaria eorum confinis Aquensium civitas Christo in sacrificio sanctum Mitrium suum porrexit martyrurum* ». Ce n'est plus le cas dans le propre du diocèse et de la cité d'Aix imprimé sous l'épiscopat d'Alphonse de Richelieu en 1627. Le schéma narratif ne change pas. Les hymnes insistent sur le caractère de paysan de Mitre (« *Laetetur jam agricola nam agrum quondam incolavere prius christicola fruitur coeli gloria* ») et sur sa pauvreté. Mais les leçons ne sont plus empruntées à la *Vita*. À côté de péripécies prises dans des textes néotestamentaires (le chapitre 8 de l'épître aux Romains et le passage de Jean 12 qui figurait dans le bréviaire du XIV<sup>e</sup> accompagné du même texte de saint Augustin) la quatrième leçon est tirée du *In gloria confessorum* de Grégoire de Tours « et d'autres ». En effet, aux premières lignes du texte, dont le titre *De Metria Aquensium confessore* est sciemment omis, le rédacteur accroche un bref récit du martyr: « *Qui, ut ferunt legentes certaminis ejus textum* (repris de Grégoire de Tours) *furti falso insimulatus, sed revera in odium Christi nominis, capite truncatus est idibus Novembris* (texte rajouté).

LES VIES DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

Il faut attendre le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle pour que soit rédigée une nouvelle vie de saint Mitre intégrant les éléments nouveaux apportés par la liturgie et l'iconographie. La première Vie de saint Mitre rédigée après celle du VI<sup>e</sup> siècle est le petit livre que publie en 1646 à Aix Gaspard Augeri (ou Augery) sous le titre: *La Charité persécutée ou saint Mitre martyr*, ouvrage dédié à l'archevêque Michel de Mazarin. Cet auteur est mal connu. Né à Aix à une date que l'on ignore et mort en 1675, il fut familier de l'évêque de Marseille Jean-Baptiste Gault dont il a écrit la vie. Il se désigne sur la page de titre de cet opuscule comme protonotaire apostolique et prieur de Magagnosc, dans le diocèse de Grasse, et se dit conseiller et prédicateur ordinaire du roi.

Dans l'introduction du livre, il donne comme sources de son oeuvre « quatre bréviaires fort anciens de divers temps ». Il s'agit certainement des deux bréviaires conservés respectivement aux Archives des Bouches-du-Rhône et à la Bibliothèque nationale de France qu'il cite explicitement. Il emprunte au premier l'évocation des maladies qui accablaient le saint à la fin de sa vie – *podagris necnon sincopis pulsabatur incommodi* (p. 83) – et il tire du second le nom de « Folie de choix » qu'il donne, p. 95, à la parcelle de vigne confiée à Mitre (reprenant la graphie incorrecte du missel de la BnF: *vocabatur itaque vinea imperata a dominio et precio comparata nequitia lecta*). Les deux autres sont sans doute les premiers bréviaires imprimés de 1499 et de 1526. Il dit aussi avoir utilisé « de vieux manuscrits et la légende qu'en a dressé feu M. de Galaup sieur de Chasteuil ». Cet écrit de François de Galaup (1586-1644), connu sous le nom du solitaire du Mont Liban, dont Augeri a écrit une biographie en 1671 et auquel il se réfère à plusieurs reprises dans son ouvrage, est introuvable<sup>39</sup>.

Augeri donne à Mitre une date et un lieu de naissance: 432 à Thessalonique. Il relève que Grégoire de Tours se borne à le dire grec, mais que certains le font naître à Athènes « comme la ville la plus renommée de la Grèce par les historiens. Toutefois... les fêtes publiques que les habitants de Salonique font au jour que l'Église célèbre la mémoire de ce Glorieux Saint nous montre que ce peuple s'intéresse à son honneur comme un de ses compatriotes » (p. 7). Reprenant une tradition qui s'exprime dès le bréviaire du XIV<sup>e</sup> siècle, il affirme que ses parents étaient nobles: « des plus apparents de la ville » et « du rang de sénateur disent les légendes les plus anciennes » (p. 6). Ce fut « selon la foi qu'on doit ajouter à un manuscrit fort ancien, un enfant qu'ils ont eu en leur vieillesse » (p. 9). Il reçut une bonne instruction, « même si on n'ajoute pas foi à une légende que j'ai eu de Constantinople qui dit par tradition qu'il fut instruit par les disciples de saint Basile » (*ibid.*). Il prit « sa continuelle nourriture » dans l'Écriture sainte. Il s'attacha particulièrement

39. Aucune mention non plus dans la biographie rédigée par François MARCHETTI, *Le Provensal solitaire au Mont Liban ou la vie de François de Galaup, seigneur de Chasteuil*, Paris, 1666.

rement aux Actes des apôtres et fut fasciné par la figure de saint Paul et par les « divers voyages qu'il faisait pour faire connaître Dieu aux Gentils et aux Juifs » (p. 14). Il est pris de l'envie de « le suivre et de l'imiter. Le voilà résolu de sortir de sa terre natale pour courir le monde et porter le jour de l'Évangile aux pays où l'on ne vivait que dans une trop longue nuit... » Mais le contexte a changé, les persécutions ont cessé, et désormais l'Église est menacée par les hérésies que Mitre, « armé de feu et de flammes » entend « poursuivre jusqu'au bout du monde » (p. 21). Apprenant qu'un navire est en partance pour Marseille, il réunit rapidement la somme nécessaire pour négocier son départ. Grâce aux vents favorables obtenus de la Providence, le vaisseau arrive en Provence en moins de jours que le patron n'avait prévu. Mitre s'établit près d'Arles au moment où le roi burgonde Gondebaud envahit la Provence. La ville des Tours d'Aix seule lui résiste et le saint s'y réfugie. Il reçoit la bénédiction de l'évêque Lazare. Il donne libre cours à son amour des pauvres : « Il se dépouillait pour revêtir les nus et donnait libéralement le peu de biens qu'il avait apportés, vivifiait et consolait les affligés » (p. 50). Il leur prêche la résignation : « il leur faisait connaître au milieu de leurs misères et indigences que tout ce qui peut nous rendre heureux et nous faire bons n'est pas loin de nous... que leur pauvreté ne durera plus qu'un moment puisque le Dieu de justice égalisant les hommes les rend tous indigents à la fin de leur vie » (*ibid.*). Il combat aussi par sa parole l'hérésie et le paganisme : « Il montre aux païens que leurs dieux sont des enfants des hommes, que les mains des ouvriers sont les mères de toutes les idoles... il dit aux hérétiques qu'Arius et les autres sont des impudents » (p. 53). Mais il veut aller plus loin dans la voie de l'évangélisation. « Sa charité ne se contente pas de ce qu'elle a fait dans le dessein qu'il a de profiter davantage parmi les païens » et comme il ne pouvait pas avoir toujours occasion d'être avec eux, il prend la résolution de se présenter au prêteur Girvaudus afin que, « étant reçu pour valet dans cette maison et, conversant par nécessité avec toute la famille de ce prêteur qui était infidèle, il put gagner son âme à Dieu » (p. 69). On note dans cette phrase que le saint entre en service comme « valet ». Augeri abandonne le terme d'esclave qui figurait dans la *Vita* et qui n'est plus compatible avec l'origine sociale désormais reconnue à saint Mitre. On relève aussi que le maître anonyme de la *Vita* reçoit un nom et une fonction : l'office de prêteur, de magistrat romain. Augeri identifie en effet le maître de Mitre avec un préfet des Gaules, Arvandus, dont il déforme le nom en Girvaudus, qui « fut banni du temps d'Anthemius Auguste » en raison de « sa brutalité et sa cruauté » (p. 78). Ce personnage, connu par une lettre de Sidoine Apollinaire<sup>40</sup>, fut banni en 469, sous l'accusation de corruption et de trahison, échappant de peu à la sentence capitale. Le maître de Mitre, selon Augeri, haïssait les chrétiens, mais il n'osait pas les persécuter ouvertement car ce n'était plus la politique menée par les empereurs et la ville qu'il gouvernait était « toute entière convertie ».

---

40. Sidoine Apollinaire, Ep. 1,7.

Aussi « n'osant pas le persécuter ouvertement, il le tourmentait en secret; n'osant pas faire mourir notre saint, il le faisait vivre dans une mort perpétuelle » (p. 83). Augeri s'inscrit ainsi dans la ligne de la *Vita* du confesseur, laquelle souligne la barbarie du maître qui veut « en lui infligeant une atroce persécution, lui enlever la gloire de la passion. » De même les autres esclaves, païens eux aussi, qui ne supportent pas que Mitre « les reprenne trop librement de leurs débauches », « lui donnent mille mortifications: l'un le pousse, l'autre le bat, celui-ci l'injurie » (p. 79-80). Augeri introduit dans ce milieu hostile une figure protectrice que nous retrouverons sous d'autres plumes, celle de la femme du prêtre incitée par des visions à « admonester son mari de traiter mieux ce pauvre serviteur qu'il tourmentait sans raison » (p. 89-90). Outre ces brimades, Mitre est exposé à de multiples maladies et « tourmenté des douleurs extrêmes de la goutte », comme nous l'apprennent les anciens bréviaires. L'épisode de la vigne est enrichi de détails nouveaux. « Ce méchant prêtre lui commande d'aller garder un quartier de vigne qu'il avait acheté pour sa provision et lui défend d'en sortir » (p. 97). Augeri localise la parcelle dans un quartier éloigné de la ville d'environ 3 milles, que la tradition rend vénérable par une antique statue de marbre du saint portant sa tête. Il s'agit donc de Saint-Mitre-des-Champs, ce qui s'accorde mal avec la précision que cette portion du terroir « s'étend tout près de la ville des Tours » (p. 98). Saint Mitre y établit sa cabane précaire construite avec un peu de paille et couverte de quelques branches d'arbre. Cet ermitage voit affluer les pauvres qui « ne le surent pas sitôt en ce quartier qu'ils ne manquèrent de lui venir faire compliment et lui demander le secours de ses charités temporelles et spirituelles. J'ai lu qu'il donnait tous ses gages aux nécessiteux et qu'il ne mangeait qu'à demi à ses repas pour faire diner des pauvres aux dépens de son corps et de sa vie propre » (p. 99). Augeri introduit ici la distribution des raisins aux indigents qu'illustre le retable et ajoute un nouveau miracle du saint qui multiplie les grappes en les prélevant. « Nous apprenons par quelques anciens écrits qu'il donnait des raisins aux plus indigents quand il était assez malheureux de ne pouvoir leur donner autre chose, mais comme la Charité les arrachait, la main de saint Mitre, en les coupant, communiquait une chaleur si vivifiante à la souche où il prenait ses raisins qu'elle produisait au même moment trois formes de raisin pour une coupée » (*ibid.*). Le saint ne se bornait pas à nourrir le corps des pauvres, il pourvoyait en même temps au salut de leurs âmes: « il administre le verbe tous les jours à un nombre de personnes qui s'en allaient exprès pour l'ouïr » (*ibid.*).

À la différence du récit de la *Vita* qui attribue au maître l'initiative du coup monté qui doit signer la perte de Mitre, les autres esclaves jouent ici le premier rôle. « Tous ses coserviteurs l'accusent devant le prêtre de larcins » (p. 101). Ils lui assurent que ses vignes sont déjà sans raisins. Ils sortent de la maison, s'en vont à la vigne croyant trouver les témoins proposés, les raisins coupés, les souches dépouillées, les bouteilles pleines de moût. Comme ils ne trouvent rien de suspect, ils fabriquent les preuves. Ils s'en vont à une



des vignes, coupent les raisins de tout un quartier et en pressent le mout dans deux bouteilles, non pas des pauvres qui étaient toujours à la vigne (comme quelques-uns veulent) mais celles que ce saint pouvait avoir dans sa cabane (p. 103). Augeri se réfère ici au texte du bréviaire du milieu du xv<sup>e</sup> siècle conservé à la BnF où le scribe a substitué *lagenas pauperum* au texte original *lagenas pauperis*. Les autres serviteurs font convoquer saint Mitre par le maître pour avoir toute latitude d'achever la mise en scène en jetant les grappes de raisins foulées dans la hutte avant d'aller avertir le maître. Augeri, peu cohérent avec ce qu'il vient d'écrire, reprend le texte de la *Vita* tel qu'il est copié, fidèlement cette fois, dans les bréviaires aixois: «quant au maître qui avait conseillé le vol, il accourt comme pour punir le vol» (p. 104). Or, il n'est pas dans la vigne une souche qui ne soit chargée extraordinairement et dans la cabane on ne voit que des bouteilles vides et couvertes de toiles d'araignée. Comme dans la *Vita* le maître accuse Mitre de sorcellerie. Mais, alors que le récit primitif de cet épisode en reste à l'incompréhension du maître qui considère «le miracle que le saint accomplissait par la puissance de ses mérites comme accompli à l'aide d'artifices», le prêtreur du récit d'Augeri fait arrêter Mitre «comme larron et comme magicien» (p. 112) et le fait jeter en prison dans la basse-cour d'une des trois tours du palais, un détail topographique qui permet d'identifier le palais du prêtreur avec le palais comtal d'Aix. Cette identification est explicitée par la précision qu'en ce lieu «on voit encore aujourd'hui une chapelle à son honneur consacrée par le sang qu'il versa», ce qui explique que, au temps où l'auteur écrit, le jour de la fête du saint, la procession générale passe dans le palais et y marque une station pour chanter une antienne. Saint Mitre en est extrait pour être décapité. Augeri multiplie les détails édifiants autour de l'exécution. Ainsi le saint embrasse comme ses meilleurs amis les bourreaux qui le détachent pour le faire mourir. Leur besogne faite, ils se disposent à s'éloigner remettant au soir leur ultime besogne qui est de jeter les restes du supplicié à la voirie, lorsqu'ils voient ce saint corps se redresser, prendre sa tête entre les mains et marcher dans cette posture vers la porte de la ville archiépiscopale des Tours, située à près de mille pas du palais. Tandis que le saint céphalophore s'avance vers la ville des Tours, «Dieu qui voulait honorer son confesseur d'un nouveau miracle fait mouvoir les cloches sans qu'aucun les remuât» (p. 122), nouvel emprunt au bréviaire de la BnF. Le bruit des cloches surprit l'évêque Basilius et tout le clergé. On envoya pour voir au clocher, mais trouvant que les cloches se mouvaient d'elles-mêmes, l'évêque prit ce miracle pour un avertissement de Dieu de quelque événement extraordinaire. On sort avec la croix pour se mettre en prières. Mitre entre dans l'église et dépose sa tête sur le marchepied de l'autel de la Vierge.

Augéri pose dans cet ouvrage la première pierre de la nouvelle légende de saint Mitre. Comme l'écrit Achard: «quelque abrégé que soit cet ouvrage, il est bien instructif et les auteurs qui sont venus après lui en ont beaucoup

profité»<sup>41</sup>. Cette version de la vie de Mitre devient le récit de référence. On la retrouve dans le grand ouvrage d'Honoré Bouche, *La Chorographie ou histoire de Provence*<sup>42</sup>. Il l'emprunte, dit-il, à une vie « amplement écrite par un célèbre écrivain de ce siècle sur les mémoires tirées du Bréviaire ancien de l'église métropolitaine », citant Augeri en marge.

Le chapitre que Jean-Scholastique Pitton (1621-1689), prêtre du diocèse d'Aix, consacre à Mitre dans ses *Annales de la sainte église d'Aix* parues à Aix en 1668, deux ans après son *Histoire d'Aix*<sup>43</sup>, reprend pour l'essentiel le récit d'Augeri, mais l'enjolive en ajoutant quelques détails. Il fait naître le saint en 466, sans plus justifier cette date que son prédécesseur. Comme chez Augeri, Mitre est un « enfant du miracle », né d'un père avancé en âge et d'une mère stérile. Ces parents qui « l'ont reçu en récompense de leur chasteté dans le mariage et de leurs bonnes œuvres, n'épargnèrent rien pour son éducation » (p. 44). Sa mère le consacra à Dieu dès sa naissance et le remit entre les mains des moines. Il quitte la Grèce « d'une trop petite étendue » qui ne suffisait pas pour y faire « ce à quoi l'esprit de Dieu le portait » (*ibid.*). Un vaisseau de Marseille le porte rapidement dans cette ville où il débarque à l'âge de 24 ans. Sans s'y attarder, « cet illustre noble » se déguise en paysan pour se rendre à Aix qui était « le champ qu'il devait cultiver » (p. 45). Pitton donne plus de consistance au personnage du prêtre qui gouvernait alors la ville. Cet Arvandus (des mentions marginales indiquent qu'il est aussi nommé Arabundus ou Verbandus), toujours accompagné d'une référence à Sidoine Apollinaire, est un homme malhonnête et corrompu. « Il semble que ses créanciers l'eussent chassé de Rome pour venir chercher chez nous de quoi remplir ses coffres et les satisfaire ensuite » (*ibid.*). C'est un personnage « d'un naturel brutal, soupçonneux et étourdi », qui « entretenait une concubine à la vue de sa femme légitime » (*ibid.*). Mitre qui s'adonne d'abord aux devoirs de la charité, « après avoir départi aux pauvres ce qu'il avait apporté pour son entretien, médita de tirer le prêtre de ce désordre » (p. 46). Il entre au service du prêtre et, alors que sa naissance noble lui conférait le droit de commander, il devient esclave, semblable à Jésus-Christ qui quitta son Père pour devenir obéissant jusqu'à la mort. Mais il est bien vite reconnu et « on jugea en même temps qu'il était impossible de conserver dans cette maison un si saint homme et d'y mener une vie si scandaleuse » (*ibid.*) Le prêtre donc veut « s'en défaire » et pour cela « imposer des crimes à l'innocence » (*ibid.*). Il confie à « ce gentilhomme travesti en vigneron » la garde d'un clos situé dans la plus belle plaine du terroir à l'ouest de la ville à une demi-lieue du palais. En marge de ce passage, l'auteur fait figurer l'extrait du bréviaire du xv<sup>e</sup> siècle qui donne à cette parcelle le nom de *nequitia lecta*. Pitton reprend le schéma narratif d'Augeri qui associe charité et évangélisation : « Comme sa loge et

41. Claude-François ACHARD, *Dictionnaire de la Provence et du Comtat Venaissin*, Marseille, 1787, t. I, p. 43.

42. Honoré BOUCHE, *La Chorographie ou Histoire de Provence*, Aix, 1664, t.1, p. 603.

43. J.S. PITTON, *Histoire de la ville d'Aix, capitale de la Provence*, Aix, 1666.

sa cabane étaient très fréquentées de tous les pauvres » auxquels il expliquait les mystères de notre rédemption, les valets l'accusent « de dérober les fruits et de les donner aux pauvres » (*ibid.*). Ils montent la même machination que rapporte la *Vita* : « Ils obligent Mitre à passer une nuit au palais pendant laquelle ils vendangent, foulent, mettent le moût dans les cruches disposées pour ce sujet dans la cabane » (*ibid.*). Au lever du jour, ils appellent le maître « pour lui faire voir ce prétendu larcin duquel lui-même était complice » (*ibid.*). Rien dans la vigne et la cabane n'est conforme à leurs accusations. Le prêtre, furieux, accuse Mitre de magie, il le fait jeter enchaîné dans une basse-fosse du palais d'où il fut tiré pour être livré au bourreau et décapité.

« Notre saint abattu ne fut pas vaincu mais se releva et porta sa tête à Notre-Dame de la Seds, alors métropole “distante d'environ 1025 pas du lieu de son supplice” » (p. 47). Le tableau final comporte plus de figurants que n'en montrait le retable : « Les habitants de la ville inférieure des tours accourent. Ceux de la ville supérieure, demeure ordinaire des Romains, accompagnent avec des acclamations le triomphe de Mitre qui, reposant sa tête au pied de l'autel, expira d'une seconde mort » (p. 47). Tout ceci sur le même fond sonore : « selon la tradition, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes » (*ibid.*).

On peut considérer qu'à cette date la tradition est fixée dans ses grandes lignes. Les vies de saint Mitre rédigées ou publiées par la suite reprendront la même trame sans toutefois se priver de l'enrichir.

Une nouvelle version, que l'on peut considérer comme une troisième vie de saint Mitre ou plutôt comme une baroquisation de la précédente, paraît en 1694. Ce *Saint Mitre, martyr admirable, ancien patron de la ville d'Aix* est dû à un chanoine de la cathédrale Saint-Sauveur, originaire de Cavailon, titulaire de la prébende de théologal<sup>44</sup>, François de Serizanis. Il ne cite pas les sources qu'il utilise, mais il se réfère à plusieurs reprises au retable. Il donne d'emblée une interprétation surprenante du nom du saint : Mitre est un nom « d'ornement et de gloire et, si l'on le donne aujourd'hui à la couronne pontificale, il y a lieu de croire que notre Saint qui l'a porté en a eu le mérite par sa sainteté » (p. 19). Il ne se contente pas de dire que Mitre, né à Thessalonique, est un « enfant de bénédiction » donné par Dieu à des parents âgés, et qu'il a reçu une bonne éducation, il l'envoie se former au Mont Athos. « Le séjour de cette haute montagne lui plaisait extraordinairement... parce que les serviteurs de Jésus-Christ, au nombre de plus de cinq mille, l'avaient choisi pour y vivre en retraite. » (p. 23-4). « Ce que l'île de Lérins a été à la Provence, le Mont Athos l'était alors à la Macédoine, une école illustre et un séminaire de sainteté » (p. 25). « La Tradition nous donne quelque lieu de penser qu'il

44. Cette charge a été instituée en 1566, Claire DOLAN, *Entre tours et clochers. Les gens d'église à Aix-en-Provence au XVII<sup>e</sup> siècle*, Aix-Sherbrooke, 1981, p. 234-5. François de Serizanis, de Cavailon, prêtre du diocèse d'Apt, maître en théologie et docteur en droit canonique de la Faculté de Paris, conseiller et aumônier du roi, en devient titulaire en 1670, à la suite de la résignation en sa faveur du précédent titulaire. AD BDR 2 G 1937.

était fort dévot au grand saint Paul dont il lisait régulièrement les épîtres et que ce saint lui apparut en lui montrant une croix sanglante où l'on lisait en caractères grecs le sens de ces deux vers : il faut verser ton sang, Mitre, pour un martyr. » (p. 40). Revenu de son extase, le saint ne pensait, ne parlait et ne souhaitait plus rien que le martyr et se donnait pour modèle saint Étienne, le protomartyr (p. 41). Mitre est attiré vers la Provence, non seulement par le souvenir de la migration de colons grecs vers Phocée, ce qu'écrivait Augéri, mais, surtout, parce qu'il avait appris de ses maîtres que la Provence était la glorieuse patrie des saints Maximin, Anne, Marie-Madeleine et Sidoine, devenant ainsi un « parterre où les plus belles fleurs du christianisme avaient été transplantées comme dans une terre promise » (p. 44). Ces pages s'inscrivent dans le contexte de la querelle de l'apostolicité des églises de Provence qui voit les historiens provençaux défendre le récit mythique de l'arrivée de saints de Béthanie face à la critique historique naissante. Le voyage est l'occasion d'un premier miracle, les matelots ivres manquant de provoquer un naufrage que l'intervention du saint permet d'éviter. Arrivé à Marseille, il va servir les pauvres, images du Christ, dans l'hôpital que l'on dit avoir été fondé par Lazare et Marthe (p. 54). Son « gros plaisir était de pouvoir assister les misérables, de secourir les malades et de relever les pauvres abattus » ; on l'a vu plusieurs fois se dépouiller pour vêtir les nus. Il fait dans cet hôpital la connaissance d'un Lombard, nommé Ramire, officier des gardes du prêtreur d'Aix, venu recevoir les soins d'un habile chirurgien. Cette rencontre l'incite à venir visiter l'illustre ville d'Aix pour apprendre de plus près la vérité de la pénitence admirable de sainte Magdeleine dans la Sainte Baume (p. 70). Il fait avec Ramire le pèlerinage de cette sainte montagne. Au retour, ils ont un entretien avec l'évêque Lazare qui leur dit que le prêtreur Arvandus, sans se déclarer ouvertement contre le christianisme, le combat par ses actes, favorisant les vices et méprisant les vertus (p. 80). Ils doivent donc de concert travailler à sa conversion, l'évêque par ses prières et Ramire et Mitre par leur sage et vertueuse conduite. Ramire parvient à placer Mitre au service d'Arvandus comme sous-maître de la chambre (p. 82). Mais le projet tourne court, soit par la méchante humeur du gentilhomme scélérat qui présidait à la chambre, soit par la jalousie de domestiques qui cabalent contre Mitre. On l'accuse d'être un aventurier ayant tous les défauts des Grecs, de se livrer à la magie noire. On lui reproche de dénoncer le sale commerce que le prêtreur avait avec une concubine, sa parente. Les domestiques sèment dans la chambre des billets qu'on attribue à la plume de Mitre où l'on peut lire qu'Arvandus est dans un chemin de perdition (p. 85). Ces dénonciations aboutissent à chasser Mitre de la chambre du prêtreur. Il se voit confier le soin de la « ménagerie » installée dans une maison de plaisance où il aura le soin d'un plan de vigne exquis dont le prêtreur faisait ses délices (toujours *nequitia lecta!*). Comme chez Augéri, la cabane qu'il édifie là attire les pauvres. « Il avait sur une espèce de tertre dressé une hutte fort artistement couronnée d'une croix de branches d'arbres devant laquelle il faisait ses prières et recevait les bonnes

gens qui recourraient à lui » (p. 98). La prédication qu'il leur adresse est bien vite rapportée au palais: « ce n'est pas à nous mes frères, dit-il, de censurer la conduite de nos maîtres... nous ne pouvons que prier pour eux. Le scandale est public... le concubinage, l'adultère et l'inceste sont à la mode aujourd'hui » (p. 99). Le rôle décisif revient à la concubine, une espèce d'Hérodiade « qui regardait Mitre comme un autre Jean-Baptiste » (p. 101). C'est elle qui fait revenir Mitre auprès du prêtre, soi-disant pour rendre ses comptes, tandis que les conjurés saccagent la vigne. Elle invite le prêtre à la promenade pour le rendre témoin de ce dégât (p. 106). Or, jamais la vigne n'est apparue plus belle et, « bien davantage, on trouva douze grandes et grosses cruches bariolées, pleines d'eau pour l'arrosage des fleurs du parterre au lieu du verjus que les méchants conjurés y avaient versé » (p. 107). Ce miracle n'a pas raison de la méchanceté de la maîtresse du prêtre. Elle suscite des faux-témoins qui accusent Mitre de larcin, de magie, de sédition et de trouble à l'ordre public. On retrouve à partir de là le récit classique: arrestation, incarcération dans la grosse tour du palais, décollation et marche du saint tenant sa tête vers Saint-Sauveur tandis que les cloches sonnent. Serizanis soigne sa finale: l'archevêque Basile qui accompagne le saint lui montre le maître-autel. Mitre s'en approche dévotement, se prosterne trois fois en offrant sa tête en sacrifice et, à la dernière, il expire amoureuxment tandis que l'on entend les anges chanter dans le ciel accompagnant la voix de sainte Anne (p. 148). Pour l'auteur, comme pour Augeri, le souvenir de la prison est conservé par la chapelle du palais où l'on célèbre une messe quotidienne en l'honneur du saint et où la procession de sa fête marque une station (p. 121). Il ajoute que le lieu de l'exécution sur la place du palais « est l'emplacement où fut bâtie la paroisse Sainte-Madeleine, bien que, pour une autre opinion, il s'agisse plutôt de la chapelle érigée sous le nom de Saint-Mitre dans la campagne aixoise » (p. 138-140).

Désormais, la liturgie ne se réfère plus à la *Vita* primitive. En témoignent les recueils des offices des propres des saints de l'église d'Aix publiés sur ordre de M<sup>gr</sup> de Vintimille en 1726 et de M<sup>gr</sup> de Brancas en 1740. Les premières leçons sont empruntées au Nouveau Testament. Mais les trois suivantes développent un récit tiré des livres d'Augeri et de Pitton. Au début de la quatrième, après avoir dit que Mitre était grec de naissance, en précisant qu'il venait de Thessalie suivant ainsi Augeri et ses continuateurs, le rédacteur reprend en l'abrégeant la première phrase du chapitre de Grégoire de Tours qui le qualifie de « célèbre athlète concédé aux Aixois, homme d'une sainteté magnifique et, malgré sa condition d'esclave, libre pour la justice ». Mais la suite de cette leçon, comme le faisait auparavant l'hymne qui ouvre l'office, affirme la naissance noble et illustre du saint. Conformément à la tradition, les vertus du saint sont la pauvreté et la charité, mais le rédacteur relève, comme les biographies du XVII<sup>e</sup> siècle, que, dès sa jeunesse, il ne retint pour lui que le nécessaire et distribua le reste aux pauvres. Le maître est le prêtre Arvandus, selon la forme du nom rétablie par Pitton dont l'office

s'inspire de très près. Reconnu pour chrétien, Mitre est dès lors persécuté. L'épisode de la vigne disparaît. Le miracle qui se produit alors est évoqué de façon très allusive. C'est pour vol, pour avoir distribué aux pauvres ce qu'il avait dérobé à autrui que Mitre est arrêté et décapité. « *Instigante igitur praefecto, furti nequiter postulatur Mitrius et qui sua omnia pauperibus larga manu erogaverat, is aliena per fraudem rapuisse insimulatur et licet a quovis crimine vacuum esse evidenti miraculo demonstretur, capite nihilominus truncatur idibus novembris jubente Arvando.* » C'est, comme chez Serizanis, à Saint-Sauveur que s'achève sa marche funèbre.

#### HAITZE. UN RETOUR AUX ORIGINES ?

Une quatrième vie de saint Mitre voit le jour au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pierre-Joseph de Haitze (1656-1737), auteur prolifique, qui associe des curiosités d'antiquaire à des talents de faussaire et combine érudition et imagination, dédiée à M<sup>sr</sup> de Vintimille, archevêque de 1708 à 1729, un manuscrit qui n'a jamais été imprimé intitulé *La Vie de saint Mitre, patron de la ville d'Aix rétablie dans la pureté de l'histoire*<sup>45</sup> dont la substance passera dans son *Histoire de la ville d'Aix* qui ne sera publiée qu'en 1880<sup>46</sup>. Cette biographie est « rétablie dans la pureté de l'histoire » dans la mesure où Haitze s'en tient à saint Mitre confesseur et développe une vive critique de la tradition du saint céphalophore. « On ne sait pas précisément, écrit-il, quand cette tradition a commencé. » Elle a été « prise en partie de Grégoire de Tours... dont on a marié le récit avec ce qu'on a tiré des créances vulgaires pour en faire un corps qui ne saurait être plus discordant en ses parties » (p. 41). Il voit bien que « cette autre histoire » procède des livres liturgiques du chapitre dont il reproduit de larges extraits (p. 24-30). Il relève, entre autres invraisemblances, la sonnerie spontanée des cloches en un temps où les églises n'en ont pas (p. 47) et s'indigne de ce qu'un vol puisse être présenté comme un acte méritoire (p. 53). Mais Haitze ne connaît pas la *Vita*. Il élabore donc un récit original à partir des quelques lignes de Grégoire de Tours qui précèdent le récit du miracle. Son Mitre vit à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas grec, mais aixois. Il est esclave dès sa naissance et non de noble origine. « Il tâchait d'entremêler parmi les travaux de sa profession d'esclave ceux de retirer des gentils du culte des idoles » (p. 16). Connu dès lors pour chrétien, il est déféré à ceux qui avaient la direction des esclaves, confesse hardiment sa foi, ce qui lui vaut d'être abondamment fouetté, puis de voir alourdir le poids des travaux qu'il doit exécuter et d'être l'objet du mépris des autres esclaves. Lorsque l'Empire devient chrétien, il échappe à la servitude, mais il met cette liberté à profit pour « embrasser la mortification de tous ses sens » (p. 22). C'est là,

45. Aix, Bibliothèque Méjanès, ms 356 (1078).

46. P.J. DE HAITZE, *Histoire de la ville d'Aix*, Aix, 1880, t. I, p. 67-68.

écrit Haitze, « le véritable sens de la représentation symbolique qu'on nous donne du saint marchant avec sa tête entre les mains »<sup>47</sup>. À en juger par le propre des saints qu'il fit publier, M<sup>sr</sup> de Vintimille ne fut pas convaincu par l'argumentation de Haitze.

#### LES VIES DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Aubin-Louis Millin, qui a consacré un long passage de son récit de *Voyages dans les départements du Midi* à relater sa visite d'Aix en 1803, décrit le sarcophage et le tableau. Il commente le retable en disant que Mitre était vigneron et qu'il souffrit la mort dans le v<sup>e</sup> siècle sur l'ordre de son maître qui était arien<sup>48</sup>. On ne sait pas qui lui a fourni ces informations. Mais, dans l'ensemble, les récits de la vie de saint Mitre destinés aux fidèles au XIX<sup>e</sup> siècle reprennent tous la nouvelle légende. Un *Abrégé de la vie du glorieux saint Mitre*, opuscule anonyme publié à Aix en 1826, y ajoute quelques variations en insistant sur le rôle de la femme du prêtre. L'attention qu'elle porte au saint auquel elle sait gré d'avoir cherché à détourner son mari du commerce des concubines ne fait qu'attiser le désir d'Arvandus de faire mourir Mitre. Le rédacteur théâtralise davantage l'épisode final : quand il entend les cloches sonner spontanément, Basile sort avec le clergé pour savoir où Dieu l'appelait. Lors de la crise du phylloxera, en 1876, les fidèles sont invités à prier saint Mitre pour écarter le fléau. Le texte de cette oraison fait référence à la légende dans sa version désormais classique : « Rappelez-vous les soins que durant votre vie vous avez donnés à la vigne du prêtre romain dont vous vous étiez fait le serviteur et l'esclave ; rappelez-vous le prodige que vous avez fait éclater sur cette vigne méchamment dépouillée de son fruit par les ennemis de votre vertu et de votre foi. Sauvez donc nos vignobles, en ce moment frappés à mort jusque dans leurs racines »<sup>49</sup>.

#### LA VITA RETROUVÉE ET IGNORÉE

La *Vita*, oubliée depuis plus de dix siècles, est publiée en 1889 par les Bollandistes<sup>50</sup>. Cette parution, longtemps ignorée à Aix, ne fait pas dispa-

47. On retrouve dans ce texte la même démarche que dans *L'Esprit du cérémonial d'Aix en la célébration de la Fête-Dieu*, Aix, 1708 : l'invention d'un ur-texte et l'interprétation symbolique des faits qu'il juge inconvenants qui ne peuvent résulter que d'une compréhension dévoyée. Cf. Noël COULET, « Les jeux de la Fête-Dieu d'Aix, une fête médiévale ? » dans *Rites, Histoire et Mythes de Provence*, Aix, 2012, p. 99-100.

48. Aubin-Louis MILLIN, *Voyages dans les départements du Midi de la France*, t. 2, Paris, 1807, p. 268-271.

49. Archives diocésaines Aix, feuillet imprimé conservé dans le dossier Saint-Mitre des Champs.

50. *Annalecta Bollandiana*, t. 8, 1889, p. 10-15.

raître les additions légendaires. On le voit avec le chapitre que le chanoine Villevieille en 1901 consacre à saint Mitre dans un livre intitulé *Nos saints. La vie et le culte des saints du diocèse d'Aix*. Il y réintègre presque tous les épisodes du récit primitif, sauf l'épisode du voyage à Rome du maître de Mitre, mais sans rien éliminer pour autant de tout ce qui a été ajouté au fil des siècles, y compris le séjour au Mont-Athos et la vision de saint Paul. Le discours que le clergé adresse aux fidèles n'est pas davantage modifié par ce timide retour aux origines. Une brochure d'une centaine de pages, publiée en 1924 pour accompagner la célébration de l'octave de saint Mitre par un mélange de récit historique et d'élévations pieuses en témoigne. De la naissance noble aux cloches qui sonnent spontanément, on y retrouve tous les ingrédients de la légende avec quelques nouveaux ornements : Mitre fait, sur son trajet vers la Provence, escale à Rome, le temps d'assister à quelques messes célébrées par le pape, de s'agenouiller dans les catacombes et de baiser le sol du Colisée sanctifié par les martyres. On est alors en plein triomphe de l'ultramontanisme. Il fallait rattacher Mitre à Rome.

Il faut attendre 1927 pour que l'avoué Joseph Magnan-Corréard, dans une communication à l'académie d'Aix publiée en 1929, retourne au texte de la *Vita* dont il donne une analyse légèrement abrégée d'après le texte des *Annalecta Bolandiana*<sup>51</sup>. La *Vita* n'est toujours connue que d'un petit nombre d'érudits. En 1941, Eugène Duprat n'y voit qu'une amplification du récit de Grégoire de Tours dans un article qui reprend l'identification de Mitre avec Démétrios de Périnthe proposée vingt ans plus tôt par Manteyer<sup>52</sup>. En 1953, Jean Pourrière conteste cette thèse dans une étude critique d'hagiographie fondée sur le texte donné par les Bollandistes<sup>53</sup>. C'est seulement en 1969 que Michel Carrias donne une édition critique de la légende primitive. Mais les ouvrages destinés au grand public comme la littérature de piété persistent à raconter la légende du saint céphalophore. On le voit dans *L'Évocation du vieil Aix-en-Provence* d'André Bouyala d'Arnaud, ouvrage malheureusement régulièrement réédité. Son auteur cite bien une phrase du guide d'Aix, lui malheureusement épuisé, de Jean-Paul Coste qui situe au xv<sup>e</sup> siècle l'époque où « le confesseur de l'histoire se transforme en saint Mitre martyr de la légende<sup>54</sup> », mais il poursuit en racontant cette légende sans rien dire du récit originel de la *Vita*<sup>55</sup>. Et Wikipédia qui, il est vrai, n'en est pas à une sottise près, fonde sa notice sur la seule légende.

51. Joseph MAGNAN-CORREARD, *Saint Mitre et la Chapelle de Saint-Mitre des Champs*, Aix, 1929.

52. Eugène H. DUPRAT, « Saint Mitre d'Aix », dans *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, 1941, p. 158-186. Georges de MANTEYER, *Les Origines chrétiennes de la II<sup>e</sup> Narbonnaise, des Alpes-Maritimes et de la Viennoise 365-483*, Aix, 1925, p. 17-38.

53. Jean POURRIÈRE, *Saint Mitre d'Aix et saint Démétrios de Périnthe. Étude critique d'hagiographie*, Paris, 1953. Sur ce débat cf. M. CARRIAS, *op. cit.*, p. 260-285.

54. Jean-Paul COSTE, *Aix-en-Provence et le pays d'Aix*, Aix, 1960, p. 128.

55. André BOUYALA D'ARNAUD, *Évocation du vieil Aix-en-Provence*, Paris, 1967, p. 242.



## LE CULTE

La *Vita* du VI<sup>e</sup> siècle atteste que le tombeau de saint Mitre est le centre d'un culte dont le rayonnement s'étend hors de la cité, un lieu de pèlerinage où l'on vient en quête de miracles. C'est ce que confirme de manière explicite Grégoire de Tours qui rapporte le prodige dont a bénéficié l'archevêque Francon dans les années 560. Ce prélat avait été dépossédé d'un domaine par un favori du roi franc Sigebert. « À la suite du jugement qui confirma cette spoliation, Francon vint se prosterner devant le sépulcre du saint et, après avoir récité quelques versets de psaumes, il dit : "On n'allumera pas ici de lampe et aucune musique de psaume ne sera chantée, très glorieux saint, avant que tu n'aies vengé tes serviteurs de leurs ennemis et que tu n'aies restitué à ta sainte Église les biens qu'on t'enlève par la violence." Il s'exprima avec des larmes et projeta sur le tombeau des ronces avec des aiguillons aigus ; il sortit et après avoir fermé les portes, il plaça parallèlement d'autres ronces à l'entrée. » Aussitôt, le spoliateur est saisi par la fièvre, perd le boire et le manger, sa chevelure tombe ainsi que sa barbe, si bien qu'au bout d'un an il se repent et restitue le bien mal acquis<sup>56</sup>. Les paroles et les gestes de Francon sont sans doute la première occurrence connue d'un rituel décrit sous le nom d'humiliation des saints par un médiéviste américain, Patrick Geary, dans un article qui a fait date, paru après que Carrias n'ait soutenu et publié sa thèse, en 1979, dans les *Annales*<sup>57</sup>. Il y rassemble un abondant dossier de textes du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècles qui montrent comment les monastères ou les chapitres réguliers répondent aux spoliations dont ils sont victimes par une liturgie appropriée qui associe la protestation, dénommée clameur, et l'humiliation qui doit susciter l'intervention du saint. En voici deux exemples. Le premier est extrait d'un sacramentaire de Tours du X<sup>e</sup> siècle : « Après l'office de prime quand toutes les cloches de la tour avaient cessé de sonner, les chanoines entraient dans le chœur. Ils chantaient sept psaumes<sup>58</sup> et une litanie. Ensuite les membres les plus importants de la communauté ainsi que les ministres du culte posaient à terre devant le siège du sous-doyen un crucifix d'argent et tous les reliquaires des saints, puis ils couvraient d'épines le tombeau de saint Martin. Au centre de la nef ils plaçaient un crucifix de bois également couvert d'épines et barraient à l'aide d'épines toutes les portes de l'église sauf une »<sup>59</sup>. Le second exemple, daté de 1090, rapporté par l'historien Orderic Vidal, se situe au Mans : « les religieux déposèrent les images du Seigneur et des saints sur le sol et barrèrent les portes de leur église avec des épines et cessèrent de sonner les cloches, de chanter la liturgie et d'accomplir les célébrations solennelles tout comme une veuve en deuil. »<sup>60</sup>

56. M. CARRIAS, *Saint Mitre*, *op. cit.*, p. 70-89. Je reprends la traduction de Carrias.

57. Patrick GEARY, « L'humiliation des saints. », *Annales ESC*, 1979, p. 27-42.

58. Vraisemblablement les sept psaumes de la pénitence.

59. P. GEARY, *art. cit.*, p. 29-30.

60. *Ibid.* p. 32.

Grégoire de Tours situe ce rituel dans un bâtiment dans lequel se trouve le sépulcre du saint. Mais il ne connaît pas la topographie aixoise. Le premier document qui indique où se trouve le tombeau de saint Mitre est la bulle de l'archevêque Robert de Mauvézin de 1317 qui promet des indulgences aux fidèles qui contribueront financièrement aux réparations nécessaires à l'église Notre-Dame de la Seds « dans le chevet de laquelle est enseveli le corps de saint Mitre »<sup>61</sup>. Depuis quand s'y trouve-t-il ? On l'ignore. Une hypothèse intéressante, mais peut-être aventureuse, est présentée par Jean Pourrière dans son livre sur *La Ville des Tours*. L'église où fut déposé le corps de saint Mitre aurait reçu aussi le nom de Sainte-Marie, lequel aurait éclipsé celui du saint sous l'effet de la mariolâtrie galopante. Ce qui pourrait expliquer quelques rares textes comme celui de 1385 où il est question de l'église Notre-Dame de la Seds ou (*sive*) de Saint Mitre<sup>62</sup>. Rien ne confirme la tradition selon laquelle le monument élevé dans ce sanctuaire comportait à droite de l'autel une colonne percée d'un petit trou d'où sortait un liquide qui avait la propriété de guérir les maladies des yeux. On ne sait pas davantage quand le corps a été placé dans le sarcophage antique réemployé que l'on voit aujourd'hui dans la chapelle Côme et Damien. Ce sarcophage de marbre qui contenait le corps de saint Mitre et les reliques d'autres saints est cité pour la première fois le 24 octobre 1383 dans la protestation qu'élève le vicaire de Notre-Dame de la Seds à l'occasion du transfert des reliques de cette église qui menaçait ruine à la cathédrale<sup>63</sup>. On ne sait pas davantage où ce tombeau trouva place jusqu'à la construction de la chapelle dédiée à saint Nicolas et saint Mitre par l'archevêque Avignon Nicolai en août 1442. Le prélat y installe le sarcophage et fait réaliser cinq vitraux. L'un d'eux représentait peut-être saint Mitre. Il y fait creuser sa tombe que couvre une dalle à son effigie<sup>64</sup>. Dans les années 1470, cette chapelle est appropriée par le fourreur Mitre de la Roque qui y fait éléction de sépulture dans son testament de 1483<sup>65</sup>. C'est alors qu'a été peint pour orner cette chapelle le retable du martyr de saint Mitre.

Un autre sanctuaire aixois est voué très tôt au culte de saint Mitre, une chapelle ou église située dans le palais comtal mentionnée pour la première fois en 1153<sup>66</sup>. Elle est fréquemment citée au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle ainsi que son chapelain<sup>67</sup>. Une lettre du roi Robert de 1311 dans laquelle est insérée une lettre de Charles II de 1306 qualifie ce sanctuaire de « chapelle royale »

61. AD BDR 2 G 97 (613), publié par J.H. ALBANÈS, *Gallia christiana novissima Aix*, instr. col. 52.

62. Jean POURRIÈRE, *La Ville des Tours d'Aix-en-Provence*, Aix, 1958, p. 103, n. 10.

63. AD BDR 2 G 229 (1462), publié par ALBANÈS, *op. cit.*, instr., col. 68-69.

64. AD BDR 2 G 320 (2286).

65. Cf. supra note 26.

66. Henri de GÉRIN-RICARD et Émile ISNARD, *Actes concernant les vicomtes de Marseille et leurs descendants*, Monaco-Paris, 1926, n° 242, p. 67, accord conclu en présence du comte Raimond Bérenger II.

67. Fernand BENOÎT, *Recueil des actes des comtes de Provence de la maison de Barcelone, Alphonse II et Raimond Bérenger V*, Paris, 1926, *passim*, mention du chapelain n° 15 (1201). Un échange conclu en 1192 entre Alphonse II et les Hospitaliers est conclu *in camera comitis*



mourut<sup>73</sup>. En 1657, la comtesse de Carcès passe dans son carrosse sur la route d'Eguilles entre Pey-Blanc et les Figons. Les chevaux s'arrêtent net et refusent d'avancer. Le cocher découvre que la statue du saint placée dans un oratoire est tombée et comprend que l'attelage ne veut pas fouler aux pieds la tête du saint. À la suite de ce prodige un certain nombre d'Aixoïis, liés à la compagnie du Saint-Sacrement, entreprennent de construire une chapelle dont la réalisation est confiée à Pierre Pavillon<sup>74</sup>. La desserte en sera confiée en 1636 aux Doctrinaires déjà chargés de la nouvelle église de Saint-Jean du Faubourg. Cette chapelle, saisie à la Révolution, a été vendue en 1796. Elle sera reconstruite par souscription en 1862 et a été récemment restaurée. Elle est toujours le lieu d'un pèlerinage le 13 novembre. Outre quelques statues du saint céphalophore, elle contenait plusieurs ex-voto du XIX<sup>e</sup> siècle, cinq au moins, remerciant le saint pour son intervention lors d'un accident du travail ou d'un accident de circulation. Quatre ont été récemment volés. Il subsiste aussi, conservées en vrac, nombre de plaques votives attestant de la vitalité du culte du saint au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>75</sup>. (ill. 5 et 6).

Les reliques du saint sont vénérées dès l'origine, mais elles ne sont pas distinguées de son tombeau. Après le transfert du sarcophage dans la chapelle bâtie par Avignon Nicolai, la tête de saint Mitre est extraite du tombeau le 28 mai 1444 au cours d'une cérémonie solennelle à laquelle assistent, en sus des chanoines, les syndics de la ville, ce qui souligne la dimension municipale du culte de saint Mitre<sup>76</sup>. On trouve dans les testaments, à partir de 1473, des legs pour la confection d'un reliquaire du chef de saint Mitre. Le chapitre en confie la réalisation à un orfèvre en 1501<sup>77</sup>. C'est sans doute du reste du corps qu'il s'agit lorsqu'en 1536 l'archevêque Louis de Bretel fait extraire les reliques du tombeau pour les placer dans une chasse d'argent. L'événement donne lieu à une cérémonie importante, précédée la veille par un jeûne, accompagnée pendant trois jours de sonneries de cloches et elle est accompagnée par une procession solennelle au travers des rues dont les maisons sont tapissées par ordre du Parlement. Y participent les confréries de pénitents, les religieux des couvents de la ville, le clergé en chape escortant l'archevêque en habits pontificaux, le Parlement et le peuple<sup>78</sup>. On connaît mieux cette procession pour les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles grâce à la « pratique des cérémonies » de Louis Franc de 1663 conservée dans les archives du chapitre<sup>79</sup> et au dossier « Cérémonial

73. Florence MOCCI et Nuria NIN, *Carte archéologique de la Gaule*, Aix, 2006, p. 471-472.

74. J. MAGNAN-CORREARD, *op. cit.*, p. 35-42. AC Aix GG 535-536. Jean-Jacques GLOTON, *Renaissance et Baroque à Aix-en-Provence*, Rome, 1987, p. 286, 288.

75. Je remercie Claire Laurent pour les informations qu'elle m'a communiquées sur cette chapelle qui devrait faire l'objet d'une étude plus développée.

76. Bibl. Méjanas Aix ms 14 (Res Ms 37) f° 60. Anne CHIAMA et Thierry PÉCOUT éd., *Les Obituaires du chapitre cathédral Saint-Sauveur et de l'église Sainte-Marie de la Seds d'Aix-en-Provence*, Paris, 2010, p. 187-188.

77. Noël COULET, « L'orfèvre Jean de la Planteya et le chapitre de Saint-Sauveur d'Aix. Deux prix faits de 1501 et 1509 » dans *Provence historique*, 2005, p. 99-105.

78. J.S. PITTON, *Annales, op. cit.*, p. 52.

79. AD BDR 2 G 477.



Ill. 5 - Ex-voto provenant de la chapelle Saint-Mitre de la route d'Eguilles : la chapelle après sa reconstruction au XIX<sup>e</sup> s.  
Cliché Cl. Laurent.



Ill. 6 - Détail du même ex-voto :  
le saint portant sa tête.  
Cliché Cl. Laurent.

de la ville » des archives communales<sup>80</sup>. Elle fait suite à une grand-messe. Les reliques sont placées sous un dais, que portent les consuls. En 1692, le viguier, représentant du roi, s'étant rendu à la mairie pour aller à la cathédrale avec les consuls s'entend dire que cette cérémonie en l'honneur d'un des patrons de la ville était purement consulaire et qu'il n'avait rien à y faire<sup>81</sup>. Le cortège auquel participent aussi la confrérie de saint Mitre, créée vers 1689<sup>82</sup> et la chambre des comptes passe par le palais et s'arrête devant la prison, puis entre dans la chapelle de saint Mitre où l'on chante un motet. Après la destruction du palais, l'itinéraire de la procession change : elle sort de la cathédrale et descend jusqu'à la porte des Augustins pour remonter jusqu'au couvent des Carmes où elle marque un temps d'arrêt à côté de l'autel de saint Mitre qui s'y trouve et remonte de là jusqu'à la cathédrale par la place des Prêcheurs et celle des Trois-Ormeaux<sup>83</sup>.

Une confrérie de saint Mitre est attestée en 1500<sup>84</sup>. Mais elle a dû disparaître par la suite puisqu'en 1689 elle est dite de fondation récente. Elle n'a laissé que de furtives traces dans la documentation d'archives, mais on voit la bannière de saint Mitre en tête de la procession de la Fête-Dieu sur le paravent du Musée du Vieil Aix qui date des années 1710.

On a recherché le patronage du saint pour l'un de ces cercles que le catholicisme social développe à partir de 1875, à l'instigation d'Albert de Mun, pour encadrer les ouvriers. Ce patronage, créé avant 1879, apparaît surtout comme une « entreprise de spectacle »<sup>85</sup>.

Témoin de cette dévotion toujours vive à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Émile Zola ajoute un site imaginaire à l'empreinte de Mitre sur le paysage aixois. Il situe à la première page de *La Fortune des Rougon* publiée en 1871, « un terrain vague » qu'il place à la sortie sud de Plassans, c'est-à-dire d'Aix-en-Provence, « désigné dans le pays sous le nom d'aire Saint-Mittre » à l'emplacement où « anciennement il y avait un cimetière placé sous la protection de saint Mittre, un saint provençal fort honoré dans la contrée »<sup>86</sup>.

Cette formulation semble bien optimiste si l'on regarde la diffusion de l'hagyotoponyme. Le rayonnement de saint Mitre est circonscrit à un espace qui n'excède pas une trentaine de kilomètres autour de la ville. En dehors d'Aix, sept églises portent le vocable de saint Mitre qu'elles ont reçu très tôt, puisqu'elles sont attestées en majorité au XI<sup>e</sup> siècle. Elles appartiennent presque toutes au diocèse d'Aix, à l'exception de Saint-Mitre-les-Remparts

80. AC Aix AA 55.

81. AC Aix BB 105 f° 198v.

82. AC Aix AA 55 f° 48, jour de saint Mitre 1689, « la nouvelle confrérie établie de saint Mitre ».

83. AC Aix 55 f° 247.

84. J. POURRIÈRE, *Saint Mitre d'Aix*, op. cit., p. 76.

85. Robert CALISE, *L'influence politique et sociale de l'église catholique d'Aix*, DES Aix, 1969, p. 76. Il restera célèbre au XX<sup>e</sup> siècle pour son interprétation de la Pastorale dans le temps de Noël. La création du cercle est visiblement antérieure au premier registre du comité local de l'œuvre des cercles catholiques d'Aix conservé aux archives diocésaines qui commence en 1879.

86. Émile ZOLA, *Les Rougon Macquart*, t. 1, p. 5. Bibliothèque de la Pléiade.

dans le diocèse d'Arles et d'un *castrum Ferreriarum* dans le diocèse de Fréjus dont la localisation est incertaine<sup>87</sup>.

Modeste aussi l'expansion dans l'espace provençal du patronage baptismal. Le plus ancien porteur connu de ce prénom est Mitre Gastinel, abbé du Thoronet (1416-1427), puis évêque de Sisteron (1437-1440). Il est originaire de Valensole. Mais la famille a des attaches aixoises : il est neveu du notaire Hugues Guiramand que son frère Michel a servi au début du siècle. Il est peut-être né à Aix<sup>88</sup>. Quelques sondages effectués à différentes époques autour d'Aix révèlent une diffusion limitée. Un dépouillement des actes de mariage célébrés à Lambesc entre 1627 et 1729 montre quatre occurrences de Mitre<sup>89</sup>. La vaste enquête menée par Bernard Cousin sur les noms de baptême aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ne repère hors d'Aix qu'un seul Mitre à Bouc-Bel-Air en 1693<sup>90</sup>. Dans les dépouillements effectués par Claire Dolan pour la préparation de son récent livre sur les procureurs<sup>91</sup>, elle n'a rencontré qu'un Mitre ménager au Puy-Sainte-Réparate en 1596. On ne s'éloigne jamais beaucoup d'Aix.

À Aix même, le recours au patronage de Mitre reste limité. Dans les deux dépouillements que j'ai exploités pour mon article sur les saints locaux dans l'onomastique provençale, les testaments de 1401-1425 et le compte de l'albergue de 1456, je n'ai trouvé que quatre et cinq occurrences, ce qui situe Mitre respectivement à la 17<sup>e</sup> et à la 15<sup>e</sup> place<sup>92</sup>. Jean Pourrière a relevé, entre 1491 et 1500, 15 Mitre et 7 Mitria et Mitrone (auxquelles on peut ajouter la cloche fondue pour la cathédrale en 1497)<sup>93</sup>. Peut-être connaît-on alors un renouveau du culte de Mitre, comme en témoigne le baptême de la cloche de la cathédrale et les legs destinés à la confection du reliquaire du chef du saint. Pour les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, Claire Dolan a bien voulu interroger pour moi les fichiers constitués pour la préparation de son livre cité ci-dessus. Ici aussi Mitre est rare et ce prénom semble porté par des personnes appartenant aux catégories les plus modestes de la population. Enfin, Bernard Cousin m'a fait l'amitié de me donner les résultats de la vaste enquête qu'il a dirigée sur les prénoms en Provence du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle à partir des registres de baptême

87. M. CARRIAS, *op. cit.*, p. 244-250, avec carte p. 244 bis. Élizabeth Sauze, que j'ai consultée sur Saint-Mitre de *Ferreriarum*, en raison de l'intime connaissance qu'elle a de la toponymie du diocèse de Fréjus, écarte le lieu-dit Ferrière sur la commune de Saint-Raphaël que semble suggérer la carte de Carrias, mais ne peut proposer d'identification pour une église dont elle suppose qu'elle pourrait se situer aux environs de Carcès.

88. Noël COULET, « L'abbaye du Thoronet au début du XV<sup>e</sup> siècle », dans *Papauté, Monachisme et Théories politiques*, t. 1, Lyon, 1994, p. 243-252.

89. Éric VIVIAN, *Table des mariages de Lambesc 1627-1729*, ronéoté, Lambesc, 1990.

90. Communication de Bernard Cousin. Les résultats de l'enquête ont été présentés dans son article « Prénommer en Provence (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) », *Provence historique*, 2003, p. 193-224.

91. Claire DOLAN, *Les Procureurs du Midi sous l'Ancien Régime*, Rennes, 2012.

92. Noël COULET, « Les saints locaux dans l'onomastique provençale », dans *Le Peuple des saints. Mémoires de l'académie de Vaucluse*, 1985, p. 175.

93. J. POURRIÈRE, *Saint Mitre d'Aix, op. cit.*, p. 76. L'auteur fait malicieusement remarquer que ces 22 recours à saint Mitre sont sept fois plus nombreux que les appels au patronage de saint Maximin, mythique premier évêque d'Aix.

en dépouillant une année complète des registres de naissance tous les 50 ans. On ne relève aucun Mitre en 1573, 1623, 1673. En 1723, on en trouve un en premier prénom et un en second prénom ; en 1773, un en deuxième prénom et un en troisième prénom ; en 1823, un en premier prénom et aucun en 1873.

Le cas de saint Mitre qui est loin d'être « fort honoré dans la contrée » illustre les propos de P.A. Sigal à la fin de sa conclusion du colloque de Fanjeaux sur le culte des saints en France méridionale : « Il faut souligner la non-percée des saints locaux. Les saints locaux restent locaux. Leur rayonnement reste limité dans le temps et dans l'espace.<sup>94</sup> »

Noël COULET

---

94. P.A. SIGAL, « Conclusion », dans *Hagiographie et Culte des saints en France méridionale (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, *Cahiers de Fanjeaux* 37, Toulouse, 2002, p. 519.